

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LES LILAS
DE GARROWGATE HALL

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Secrets de Silvermoor
Le Manoir aux roses

TRACY REES

LES LILAS DE GARROWGATE HALL

Roman

Volume 1

Traduit de l'anglais
par Jessica Shapiro



Titre original : *The Elopement*

© Tracy Rees, 2022. Tous droits réservés.

Première publication en langue anglaise
en 2022 par Macmillan, une marque de
Pan Macmillan, une filiale de Macmillan
Publishers International Limited.

© Charleston,

une marque des éditions Leduc, 2024.

© À vue d'œil, 2025,

pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0782-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Pour Kat, Patsy et Becky

1

PANSY

Highgate, Londres, 1897

Jeudi, mi-février. Il faisait froid et sombre, la pluie et le vent martelaient le toit du grenier. Une journée des plus réticentes. Mais les jeudis étaient sacrés aux yeux de Pansy. Même pendant la vague de froid de janvier, elle s'était frayé un chemin à travers la neige profonde et craquante chaque jeudi, car c'était son jour de congé et qu'elle rentrait chez elle.

À la lueur de la bougie, elle examina son reflet dans le petit miroir ébréché que Maisie, une autre bonne, avait apporté là-haut. Le verre était obscur et taché, la lumière vacillante, mais elle parvenait à distinguer son nouveau chapeau bleu posé sur les ondulations châtain qu'elle portait habituellement

enroulées sous une coiffe de domestique et, pour une fois, ses yeux verts paraissaient pleins d'espoir. Elle détourna le regard des rides amères qui commençaient à pincer les commissures de ses lèvres et dévala l'escalier : deux, trois, quatre étages, puis un autre pour rejoindre le sous-sol. Dans un instant, elle franchirait la porte de la cuisine ; la matinée l'attendait et son cœur bondit dans sa poitrine. Qu'importaient la pluie battante et l'obscurité, il faudrait une force plus puissante encore que la nature pour empêcher Pansy d'aller à Elstree un jeudi. Or à Garrowgate Hall régnait effectivement une force plus puissante que la nature : les exigences de sa maîtresse, Maude Blythe.

Mme Clarendon, la gouvernante qui faisait respecter ces exigences, rôdait dans l'ombre du couloir dallé et plein de courants d'air du sous-sol.

– Charlotte est malade. On a besoin de vous, annonça-t-elle en apercevant Pansy.

Avec ces huit mots, Pansy vit son fabuleux jeudi – le sourire de sa mère, les câlins

de sa sœur, la cuisine familiale et tous les autres plaisirs d'une journée à Elstree – disparaître en fumée.

– C'est mon jour de congé ! s'alarme Pansy. Madame Clarendon, s'empresse-t-elle d'ajouter.

– J'en suis parfaitement consciente. Mais croyez-vous que Madame s'en soucie ?

– Pas le moins du monde, répondit Pansy avec une certaine rancœur, oubliant un instant ses bonnes manières.

– Veuillez changer de ton. Remontez enfiler votre uniforme. Il n'y a pas une minute à perdre, la maison ne va pas se tenir toute seule.

Pansy en savait quelque chose. La ribambelle de tâches quotidiennes était interminable, leur monotonie implacable. Elle n'avait d'autre choix qu'obéir. Cependant, elle fut un instant incapable de bouger, clouée au sol par la déception.

– Mais ma mère m'attend. Elle va s'inquiéter. Je ne peux pas manquer à mes engagements.

– Vous devriez plutôt vous soucier de ne pas manquer à votre devoir envers Mme Blythe, la femme qui paie vos gages et à qui vous devez votre loyauté.

Pansy, qui pourtant se fichait complètement de faire faux-bond à Mme Blythe, se contenta de dire :

– Oui, madame Clarendon. Mais quand est-ce que je rattraperai ma journée ? Est-ce que je pourrai échanger avec une des autres filles samedi ou dimanche ?

L'intendante souffla et leva les yeux au plafond.

– Et comment voulez-vous qu'on s'y prenne ? Pour l'amour du ciel, petite, vous pourrez y aller jeudi prochain, ce n'est que dans une semaine.

– Mais c'est dans mon contrat, madame Clarendon ! Excusez-moi, mais ça l'est. Un jour de congé par semaine ! C'est une des clauses de mon emploi, madame !

Pansy se rendait compte qu'elle ponctuait ses propos de points d'exclamation, mais elle frémissait d'indignation.

– Se dévouer quand on a besoin de vous aussi. Je ne vais pas continuer à débattre, Tilney. Allez vous changer ou trouvez-vous un nouveau poste.

Clarendon tourna les talons et disparut, engloutie par la cuisine.

Pansy ne parvenait toujours pas à bouger. *Ce n'est qu'une semaine.* À l'entendre, une semaine ne représentait qu'un bref interlude, alors que pour Pansy c'était un désert s'étendant sur des milliers de kilomètres. Mais ce n'était pas que cela. Ses jeudis contribuaient plus à sa survie que l'eau et la nourriture, elle le croyait fermement. Ils lui permettaient de supporter la semaine à venir. Son séjour chez elle était le moment de son existence qu'elle chérissait le plus ; le seul où elle se sentait vraiment elle-même. Le reste du temps, elle ne savait plus trop qui Pansy Tilney était devenue.

Depuis qu'elle avait commencé à travailler en tant que domestique pour la prospère famille Blythe sept ans plus tôt, sa personnalité s'était estompée, ses espoirs s'étaient

érodés et toutes ses plus belles qualités avaient été remplacées de façon méthodique, une à une, par des qualités moins admirables. Elle n'était plus que Tilney, un être fonctionnel. Il n'y avait que le jeudi qu'elle pouvait retrouver un peu de celle qu'elle était autrefois, avant de partir de chez elle à l'âge de seize ans pour se lancer dans ce qui aurait dû être une grande aventure.

Elle se résolut enfin à faire demi-tour et à remonter à l'étage d'un pas traînant, s'aventurant dans l'escalier principal, qui se trouvait plus près ; elle avait déjà trop traîné et Mme Clarendon commencerait bientôt à piaffer d'impatience. Après tout, la famille dormait encore à cette heure-ci. Or, comme si sa journée n'était pas déjà suffisamment catastrophique, elle heurta de plein fouet sa maîtresse sur le palier du deuxième étage.

— Je vous demande pardon, madame, marmonna-t-elle, gardant la tête baissée et se décalant sur le côté.

Les serviteurs étaient censés rester silencieux et invisibles, telles des bonnes fées

qui faisaient le travail et veillaient à ce que tout aille comme sur des roulettes afin que la famille puisse jouir de ses journées raffiniées en ayant l'illusion que la vie se déroulait naturellement ainsi.

C'était particulièrement vrai chez les Blythe. Certains employeurs recherchaient l'assiduité, l'honnêteté et la volonté de travailler dur quand ils embauchaient leurs domestiques. Les Blythe, eux, cherchaient cela et plus encore : un physique agréable, une voix douce, une taille considérable, une carrure gracieuse, un pas léger, la capacité à rester hors de vue et parfaitement propre, même en nettoyant l'âtre ou en vidant les seaux à ordure et à savoir de façon intuitive quand ils allaient croiser le chemin d'un Blythe pour mieux s'éclipser. Pansy remplissait admirablement chacune de ces conditions, mais il n'était pas prévu qu'elle travaille ce jour-là. Ses sens l'avaient abandonnée un bref instant. Et depuis quand Maude Blythe était-elle debout et habillée de pied en cap à 7 heures du matin ?

Elle se fraya un passage en douce, espérant que si elle ne regardait pas sa maîtresse, celle-ci ne la remarquerait pas. Hélas, non.

– Attendez.

La voix était impérieuse. Elle aurait pu briser du verre. Pansy s'arrêta.

– Tournez-vous !

Pansy se retourna et leva les yeux à contre-cœur. Maude Blythe portait du pourpre et son regard bleu pâle était consterné.

– Qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?

– Je suis Tilney, madame, la femme de chambre. C'était mon jour de congé mais une des autres filles est malade. Mme Clendon m'a croisée alors que je sortais et m'a envoyée me changer. Je me suis dévouée.

Il y eut un petit silence, durant lequel qui sait quelles pensées traversaient l'esprit de Mme Blythe. Puis elle dit : « Ah », et s'éloigna.

Pansy la regarda disparaître, sentant son visage se contorsionner en une grimace incrédule. La maîtresse n'avait pas prononcé la moindre parole de commisération ou de

remerciement. Elle ne reconnaissait même pas ses propres employés quand elle les voyait sans uniforme. Enfin, rien d'étonnant à cela : elle ne les regardait jamais. La dernière fois que Mme Blythe l'avait regardée droit dans les yeux remontait au jour où, sept ans auparavant, Pansy lui avait été présentée après avoir été embauchée. Croyez-le ou non, Pansy était heureuse et fière, à l'époque.

Elle gravit les dernières marches menant à la mansarde et s'affala sur le lit. Elle partageait sa chambre avec deux autres filles, Lou et Maisie, mais celles-ci trimaient déjà depuis deux heures. Retirer son manteau et son corset lui parut plus difficile que porter des seaux d'eau ou du bois de chauffage. Elle peinait à croire que son jeudi, son délicieux jeudi, lui avait été confisqué.

– Vous en avez mis, du temps, lança Mme Clendon quand Pansy apparut enfin dans la cuisine, vêtue de son uniforme du matin aux motifs bleu clair, de son tablier blanc et de sa coiffe blanche.